

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL

Rue Saint Jean n. 39.

HONNEUR ET PATRIE !

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau du PATRIOTE, ou on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

- Dimanche 26.* Bataille de Vérone, par le général Schérer contre les Autrichiens (1799).
 “ 2^{me}. Combat de St.-Dizier, par Napoléon, contre les Austro-Russes (1814).
 “ Combat et prise de Gand, par le général Maison, contre l'armée coalisée (1814).
Lundi 27. Combat de Ciudad-Real, par le général Sébastiani, contre les Espagnols (1809).
Mardi 28. Combat de Bingen, par le général Custine, contre les Prussiens (1793).
 “ Combat de Mittevald, par le général Joubert, contre les Autrichiens (1807).
 “ Bataille de Medellin, par le maréchal Victor, contre les Espagnols (1809).

FRANCE.

Paris, 28 Décembre.

L'Angleterre saluée par l'organe de ses journaux, le bombardement de la ville de Barcelone comme un premier triomphe de sa politique ; elle espère que du sein de ruines de cette ville industrielle va sortir enfin le traité de commerce qu'elle sollicite depuis si long-temps du gouvernement d'Espagne : elle cherche à ranimer les rancunes du régent contre la France, et elle l'engage à profiter de la nouvelle force qu'il vient d'acquérir pour imposer à l'Espagne une alliance commerciale qui doit la ruiner. Nous aimons encore à penser qu'Espagne résistera à un entraînement fatal, qu'il pèsera tout ce qui lui coûterait l'amitié de l'Angleterre, et qu'il ne sacrifiera pas l'industrie du peuple qu'il gouverne aux prétendus alliés qui veulent la confier à leur profit.

Il est incontestable que l'état actuel de l'industrie espagnole ne permet pas de lui retirer la protection sous laquelle elle s'est établie et sans laquelle elle périrait tout entière pour ne

jamais se relever. Si la France n'est pas encore en mesure de lutter avec l'Angleterre, quelque grands que soient les efforts qu'elle a faits, les progrès qu'elle a réalisés, dans quelle situation d'infériorité ne doit pas se trouver l'Espagne, à peine échappée des liens du despotisme, encore en proie à des troubles intérieurs qui l'ont empêchée de développer ses moyens de production ? Livrer l'industrie espagnole à la concurrence de l'industrie anglaise, ce serait mettre un enfant aux prises avec un homme dans toute sa force. Il n'y aurait pas même de lutte, ce serait une ruine immédiate, une ruine générale pour la plupart des industries qui sont parvenues à s'établir malgré les circonstances défavorables où elles se sont trouvées jusqu'ici. Le travail national serait anéanti. Si l'Espagne compte déjà tant de vagabonds et de mendiants, combien n'en aurait-elle pas davantage, quand elle aurait détruit les branches de production qui font vivre ses provinces les plus industrieuses et les plus riches ?

Les traités de commerce, on l'a dit souvent, sont encore aujourd'hui ce qu'ils ont toujours été, une transaction où les plus habiles obtiennent la meilleure part. L'Espagne peut-elle se croire plus habile que l'Angleterre ? Nous ne le pensons pas. L'alliance commerciale de l'Angleterre a été fatale à tous les peuples qui l'ont acceptée. On sait tout le dommage que nous avons éprouvé nous-mêmes du funeste traité de 1826. Quel est aujourd'hui le sort du Portugal ? Qu'on le compare à ce qu'il était naguère avant que ce peuple commerçant ne se fût livré au monopole anglais ? Voilà la destinée qui attend l'Espagne, si elle ouvre son marché à cette puissance industrielle toujours en quête de débouchés, cherchant partout des consommateurs, et détruisant toutes les concurrences par l'exagération croissante d'une production sans prévoyance comme sans limite. Que l'Espagne laisse les Anglais mettre un

pied sur son territoire, et ils en mettront bien tôt deux, et il lui faudra renoncer à produire tout ce qu'ils pourront lui apporter. Ce sont les Anglais qui se chargeront d'habiller ses habitants, de leur fournir tous les objets fabriqués, de les approvisionner de tout, excepté du pain et de vin.

Si le gouvernement d'Espagne veut étudier l'histoire diplomatique de l'Espagne, il verra que la Péninsule n'a pas conclu avec l'Angleterre un seul traité qui n'ait affaibli sa puissance maritime et commerciale. Depuis les anciens traités de l'*Assiento*, qui assurèrent aux armateurs anglais la fourniture des noirs dans les colonies espagnoles (l'Angleterre, comme on voit, était loin de songer à cette époque au droit de visite), jusqu'à ceux qui furent conclus à la fin siècle dernier, tous ont eu pour but de lui extorquer des concessions de territoire ou des privilèges commerciaux. Quand elle n'agissait pas directement, elle se réservait des moyens indirects, c'est à dire des moyens de contrebande qui la conduisaient au même but. C'est ainsi que la possession de la baie de Campêche, en apparence pour la coupe des bois de teinture, en réalité pour servir la contrebande anglaise dans les colonies espagnoles, fut jadis un objet interminable de discussion entre la Grande-Bretagne et l'Espagne, jusqu'à ce qu'enfin, par un traité de 1667, les Anglais obtinrent le droit d'y former des établissements. C'est ainsi que, plus tard, trouvant que ce moyen de contrebande était trop long, qu'il exigeait une trop longue traversée, ils se firent concéder de nouveaux établissements dans le golfe de Honduras, où la fraude pouvait se faire pour ainsi dire de plain pied avec le Mexique et atteindre plus facilement les côtes de l'île de Cuba. C'est ainsi encore qu'elle parvint, au moyen de stipulations absurdes, à faire admettre à l'approvisionnement de Port-Bello un vaisseau d'abord de 500 tonneaux, ensuite de 850 et enfin au moins de 1,000, par abus

FEUILLETON.

LE CORRICOLO.

La Villa Giordani.

EPI-ODE.

(Suite.)

La comtesse remonta en voiture. Dix minutes après elle était à la villa Giordani.

Odoardo n'était pas encore rentré.

La les douleurs de Lia redoublèrent. Elle parcourut comme une insensée les appartements et les jardins : chaque chambre, chaque bouquet d'arbres, chaque allée avait pour elle un souvenir, délicieux trois jours auparavant, aujourd'hui mortel. Partout Odoardo lui avait dit qu'il l'aimait. Chaque objet lui rappelait une parole d'amour. Alors Lia sentit que tout était fini pour elle et qu'il lui serait impossible de vivre ainsi ; mais elle sentit en même temps qu'il lui était impossible de mourir en laissant Odoardo dans le monde qu'habitait sa rivale. En ce moment, il lui vint une idée terrible : c'était de tuer Odoardo et de

se tuer ensuite. Lorsque cette idée se présenta à son esprit, elle jeta presque un cri d'horreur, mais peu à peu elle fuya son esprit de revenir à cette pensée, comme un cavalier puissant force son cheval rebelle de franchir l'obstacle qui l'avait d'abord effarouché.

Bientôt cette pensée, loin de lui inspirer de la crainte, lui causa une sombre joie ; elle se voyait le poignard à la main, réveillant Odoardo de son sommeil, lui criant le nom de sa rivale entre deux blessures mortelles, se frappant à son tour, mourant à côté de lui, et le condamnant à ses embrassements pour l'éternité. Et Lia s'étonnait qu'au fond d'une douleur si poignante, une résolution pareille pût remuer une si grande joie.

Elle alla dans le cabinet d'Odoardo. Là étaient des trophées d'armes de tous les pays, de toutes les espèces, depuis le crik empoisonné du Malais jusqu'à la hache gothique du chevalier franc. Lia détacha un beau cangiar turc, au fourreau de velours, au manche tout émaillé de topazes, de perles et de diamans. Elle l'emporta dans sa chambre, en essaya la pointe au bout de son doigt, dont une goutte de sang jaillit limpide et brillante comme un rubis, puis le cacha sous son oreiller.

En ce moment elle entendit le hennissement du

cheval d'Odoardo, et comme elle se trouvait devant une glace, elle vit qu'elle devenait pâle comme la mort. Alors elle se mit à rire de sa faiblesse ; mais l'éclat de son propre rire l'effraya et elle s'arrêta toute frissonnante.

En ce moment elle entendit les pas de son mari, qui montait l'escalier. Elle courut aux rideaux des fenêtres, qu'elle laissa retomber, afin d'augmenter l'obscurité et de dérober ainsi au comte l'alteration de son visage.

II.

Le comte ouvrit la porte, et encore ébloui par l'éclat du jour, il appela Lia de sa plus douce et de sa plus tendre voix. Lia sourit avec dédain, et se levant du fauteuil où elle était assise dans l'ombre des rideaux de la fenêtre, elle fit quelques pas au devant de lui.

Odoardo l'embrassa avec cette effusion de l'homme heureux qui a besoin de répandre son bonheur sur tout ce qui l'entoure. Lia crut que son mari s'abaissait à feindre pour elle un amour qu'il n'éprouvait plus. Un instant auparavant elle avait cru le haïr ; dès lors elle crut le mépriser.

La journée se passa ainsi, puis la nuit vint. Bien

qui était sans cesse alimenté de marchandises anglaises, et d'où sortaient pour les colonies espagnoles des cargaisons égales, suivant l'expression d'un historien, à celles qu'aurait portées une flotte entière. Voilà quelle a toujours été la conduite de l'Angleterre à l'égard de l'Espagne; son but a été constamment d'affaiblir la puissance de la Péninsule, soit en lui arrachant des concessions nuisibles soit en la ruinant par une contrebande incessante. L'Angleterre a-t-elle renoncé à ses projets? non sans doute; son but et ses moyens sont les mêmes, tandis qu'elle profite de sa possession de Gibraltar pour inonder l'Espagne de marchandises introduites en fraude, elle entreprend de porter le dernier coup à l'industrie de la Péninsule par un traité dont le bombardement de Barcelone était la première condition.

Comment Espartaco pourrait-il se faire illusion sur les intentions de l'Angleterre? Peut-il considérer comme un allié le peuple qui n'a cessé de combattre la puissance de l'Espagne dans toutes les occasions, qui ne cache pas ses prétentions sur la belle colonie de Cuba, et qui, ne pouvant s'en emparer dans les circonstances actuelles, cherche à la ruiner en faisant prêcher la révolte aux esclaves par la voix même de son consul? L'Espagne et les colonies qui lui restent, elle les attaque par les mêmes moyens, par les intrigues, par la contrebande, par les obstacles qu'elle oppose au développement de leur prospérité. L'Angleterre est l'ennemie naturelle de l'Espagne comme de la France; il n'y a de sécurité pour l'Espagne qu'avec la France; c'est en unissant leurs moyens qu'elles parviendront toutes deux à repousser les envahissemens du commerce britannique, et à fonder leur puissance sur des élémens communs de richesse et de prospérité.

Le gouvernement espagnol, au lieu de vouloir livrer l'approvisionnement d'une population aussi nombreuse à l'industrie anglaise, ne ferait-il pas mieux de la mettre en état d'y pourvoir elle-même en utilisant ses ressources naturelles, et en mettant son sol en valeur? Que

de richesses ne renferme pas la Péninsule? Combien n'en fera-t-elle pas naître, quand, délivrée des dissensions politiques, elle tournera son activité vers cette civilisation matérielle qui se développe d'une manière si remarquable sur tout le continent européen? L'honneur national est intéressé à ce que, dans un temps où les états de l'Europe luttent ensemble d'inventions et d'industrie, l'Espagne ne reste pas plus long-temps en arrière du mouvement qui entraîne les autres nations? Dans un pays, auquel la Providence a réparti de si grandes ressources agricoles, des élémens de production aussi multipliés, il est à la fois impolitique, dangereux, et inhumain, de laisser une partie nombreuse de la population vivre misérablement de contrebande, de vol, et de mendicité.

On connaît l'heureuse situation de l'Espagne, qui partage avec l'Italie l'avantage du plus beau climat de l'Europe? Faut-il rappeler la richesse de ses mines? L'Espagne est renommée depuis trente siècles pour ses gisemens métalliques; nous ne parlons pas de ses mines d'or et d'argent, d'où les Romains ont tiré jadis tant de métaux précieux, dont on a perdu jusqu'à la trace, et dont le souvenir n'est plus conservé que dans des traditions locales empreintes des plus grandes exagérations; mais qu'il parti ne pourrait elle pas tirer de ses mines de plomb, de fer, de houille? On sait la richesse de ses mines d'A Ira, qui approvisionnent de plomb une partie de l'Europe, de ses mines d'Almaden, qui fournissent la plus grande partie de mercure exploité sur le globe, de ses gisemens de fer qui alimentent les usines du Guipuscoa, de la Catalogne et de la Biscaye. Ses houillères des Asturies sont à peine exploitées, cependant quels immenses secours ne prêteraient-elles pas au développement industriel?

En développant son agriculture et son industrie, l'Espagne relèvera également son commerce. Ce commerce ne peut plus se composer des mêmes élémens qu'avant l'émancipation des colonies espagnoles. Mais il peut en

trouver d'autres qui reposent sur la production intérieure. Barcelone, qui doit ses progrès à ceux que l'agriculture et l'industrie ont faits dans la Catalogne depuis quelques années, possède maintenant des relations commerciales plus grandes et plus avantageuses que celles qu'elle a jamais eues. Ainsi l'Espagne, en secondant les efforts de l'industrie nationale, peut voir renaitre ces beaux jours de la marine où elle disputait l'empire des mers à la puissance britannique. Sur un développement de frontières d'environ 900 lieues, l'Espagne en a plus de deux tiers qui sont baignés par la mer; ses côtes de l'Océan ont à peu près la même étendue que celles qui bordent la Méditerranée; quelle position pour un peuple qui voudrait développer sa navigation, et comme ne lui serait-il pas facile de recouvrer le rang qu'elle avait autrefois parmi les puissances maritimes et commerciales de l'Europe?

Que le gouvernement espagnol cherche donc à donner une impulsion nouvelle au travail national. Qu'il améliore la viabilité du territoire; qu'il s'occupe de vaincre les obstacles que l'élevation et la direction des chaînes de montagnes qui coupent transversalement l'Espagne, opposent à l'établissement des voies de communication. Qu'il relève ces magnifiques aqueducs construits par les Romains; qu'il répare et qu'il complète les réservoirs d'eaux des montagnes et les canaux d'irrigation construits par les Maures, qui peuvent seuls fertiliser le sol et rappeler la population dans une multitude de lieux dépeuplés aujourd'hui. Qu'il perfectionne les cours des grands fleuves, de l'Èbre qui a 130 lieues de cours, du Douro qui en a 150, de la Guadiana qui en a 148, etc. Qu'il termine ces canaux commencés depuis si long-temps, le canal de Séville, qui compte à peine vingt lieues à chevées, et qui doit en avoir cent quarante pour unir les eaux de la Méditerranée à celles du golfe de Biscaye par la jonction du Douro et des canaux de Castille et d'Aragon. C'est par de semblables travaux qui favorisera les progrès agricoles et industriels de l'Espagne, qu'il ren-

soient Odoardo, en regardant sa femme qui s'efforçait de sourire sous son regard, ouvrit la bouche comme pour révéler un secret, puis chaque fois il retint les paroles sur ses lèvres, et le secret rentra dans son cœur.

Pendant la soirée, les menaces du Vésuve devinrent plus effrayante que jamais. Odoardo proposa plusieurs fois à sa femme de quitter la villa et de s'en aller dans leur palais de Naples; mais à chaque fois Lia pensa que cette proposition lui était faite par Odoardo pour se rapprocher de sa rivale, le palais du comte étant situé dans la rue de Tolède, à cent pas à peine de la rue San-Giacomo. Aussi à chaque proposition du comte lui rappela-t-elle que le côté du Vésuve où s'élevait la villa avait toujours été respecté par le volcan. Odoardo en convint; mais il n'en décida pas moins que si le lendemain les symptômes de la montagne étaient toujours les mêmes, ils quitteraient la villa pour aller attendre à Naples la fin de l'événement.

Lia y consentit. La nuit lui restait pour sa vengeance; elle ne demandait pas autre chose.

Par un étrange phénomène atmosphérique, à mesure que l'obscurité descendait du ciel, la chaleur augmentait. En vain les fenêtres de la villa s'étaient ouvertes comme d'habitude pour aspirer le souffle du soir; la brise quotidienne avait manqué, et à sa place la mer en ébullition dégageait une vapeur lourde et tiède presque visible à l'œil, et qui se répandait comme un brouillard à la surface de la terre. Le ciel au lieu de s'étoiler comme à l'ordinaire, semblait un dôme d'étain rougi, pesant de tout son poids sur le monde. Une chaleur insupportable passait par bouffées, venant de la montagne et descendant vers la ville, et cette chaleur énervante semblait, à chaque fois qu'elle se faisait sentir, emporter avec elle une portion des forces humaines.

Odoardo voulait veiller. Ces symptômes bien connus l'inquiétaient pour Lia; mais Lia le rassurait, en riant de ses frayeurs; Lia paraissait insensible à tout

ces phénomènes. Quand le comte se couchait sans force et les yeux à demi fermés sur un fauteuil, Lia restait debout, ferme, raide et immobile, soutenue par la douleur qui veillait au fond de son âme. Le comte finit par croire que la faiblesse qu'il éprouvait venait d'une mauvaise disposition de sa part. Il demanda en riant le bras de Lia, s'y appuya pour gagner son lit, se jeta dessus tout habillé, lutta un instant encore contre le sommeil, puis tomba enfin dans une espèce d'engourdissement léthargique, et s'endormit la main de Lia entre les siennes.

Lia resta debout près du lit, silencieuse et sans faire un mouvement tant qu'elle crut que le sommeil n'avait pas encore pris tout son empire. Puis, lorsqu'elle fut à peu près certaine que le comte était devenu insensible au bruit comme au toucher, elle retira doucement sa main, s'avança vers l'antichambre, donna l'ordre aux domestiques de partir à l'instant même pour Naples afin de préparer le palais à les recevoir le lendemain matin, et rentra dans son appartement.

Les domestiques, enchantés de pouvoir se mettre en sûreté en accomplissant leur devoir, s'éloignèrent à l'instant même. La comtesse, appuyée à sa fenêtre ouverte, les entendit sortir, fermer la porte de la villa, puis la grille du jardin. Elle descendit alors, visita les antichambres, les corridors, les offices. La maison était déserte; comme la comtesse le désirait, elle était restée seule avec Odoardo.

Elle rentra dans sa chambre, s'approcha de son lit d'un pas ferme, fouilla sous son oreiller, en tira le cangiar, le sortit du fourreau, examina de nouveau sa lame recourbée et toute diaprée d'arabesques d'or, puis, les lèvres serrées, les yeux fixes, le front plissé, elle s'avança vers la chambre d'Odoardo, pareille à Gulnare s'avancant vers l'appartement de Séide.

La porte de communication était ouverte, et la lumière laissée par Lia dans sa chambre projetait ses rayons dans celle du comte. Elle s'avança donc vers son lit guidée par cette lueur. Odoardo était toujours

couché dans la même position et dans la même immobilité.

Arrivée au chevet, elle étendit la main pour chercher l'endroit où elle devait frapper. Le comte, oppressé par la chaleur, avait, avant de se coucher, ôté sa cravate et entr'ouvert son gilet et sa chemise. La main de Lia rencontra donc sur sa poitrine nue, à l'endroit même du cœur, un petit médaillon renfermant un portrait et des cheveux qu'elle lui avait donnés au moment où il était parti pour la Sicile et qu'il n'avait jamais quittés depuis.

La suprême exaltation touche à la suprême faiblesse. À peine Lia eut-elle senti et reconnu ce médaillon, qu'il lui sembla qu'un rideau se levait et qu'elle voyait repasser une à une, comme de douces et gracieuses ombres, les premières heures de son amour. Elle se rappela avec cette rapidité merveilleuse de la pensée qui enveloppe des années dans l'espace d'une seconde, le jour où elle vit Odoardo pour la première fois, le jour où elle lui avoua qu'elle l'aimait, le jour où il partit pour la Sicile, le jour où il revint pour l'épouser; tout ce bonheur qu'elle avait supporté sans fatigue, disséminé qu'il avait été sur sa vie, brisa sa force en se condensant pour ainsi dire dans sa pensée. Elle plia sous le poids des jours heureux, et, laissant échapper le cangiar de sa main tremblante, elle tomba à genoux près du lit, mordant les draps pour étouffer les cris qui demandaient à sortir de sa poitrine, et suppliant Dieu de leur envoyer à tous deux cette mort qu'elle craignait de n'avoir plus la force de donner et de recevoir.

Au moment même où elle achevait cette prière, un grondement sourd et prolongé se fit entendre, une secousse violente ébranla le sol, et une lueur sanglante illumina l'appartement. Lia releva le tête: tous les objets qui l'entouraient avaient pris une teinte fantastique. Elle courut à la fenêtre, se croyant sous l'empire d'une hallucination, mais là tout lui fut expliqué.

(La suite au prochain numéro.)

dra l'activité à ces habitans, et qu'il pourra voir son commerce reflourir comme aux tems les plus vantés de sa prospérité, alors que ses galions lui apportaient chaque année les tributs du Mexique et du Pérou.

(Commerce.)

FAITS DIVERS.

LE DERNIER COUP DE VENT.

Le coup de vent dont nous avons annoncé la reprise dans notre numéro de vendredi a sévi durant toute la nuit, la journée du samedi et une partie de la nuit suivante, et s'est un peu calmé dans la matinée du dimanche. Cette tempête a successivement passé par toutes les phases caractéristiques de ces sortes de phénomènes. Après s'être déchargé au S.-O. par de forts grains de pluie, le vent a rallié le Sud, d'où il a soufflé avec fureur pendant un quart de jour; puis s'est établi à l'O.-S.-O., enfilant le canal et soufflant tourmente, pour après douze heures, sauter au N.-O., où il s'est tué dans une saute de violentes raffales, accompagnées de grêle et de neige. Ainsi, dans l'espace de 36 heures, il a tour-à-tour battu les côtes opposées de la Manche, et il est à craindre qu'il n'ait causé des sinistres en Angleterre comme en France.

Il est heureux que ce coup de vent n'ait pas coïncidé avec les grandes marées, car bien que la hauteur de l'eau fut loin d'avoir atteint son maximum, la mer, poussée et tourmentée, s'est élevée, dans le port et sur les côtes, bien au dessus de son niveau ordinaire. Notre littoral a considérablement souffert. Depuis la Hève jusqu'à Antifer, les falaises ont été minées de plusieurs mètres. En dedans du cap, les lames, franchissant les dunes de galet, ont assailli les chemins et les clôtures qui bordent le rivage; quelques briqueteries ont été inondées; les épis des palissades ont été arrachés et couvraient la mer de leurs débris flottans. La terrasse qui s'étend devant la galerie des Bains Frascati, assaillie par le ressac, s'est écroulée en partie.

Sur la jetée, que les lames couvraient entièrement, la guérite du gardien des signaux a été enlevée, et, fait remarquable, la tourelle en construction sur le revêtement nord, et dont la hauteur inachevée s'élevait à environ deux mètres au-dessus du terre-plein, a été démolie pierre par pierre, et ces blocs d'une dimension d'environ un mètre cube, ont été descélés et éparpillés sur la jetée.

Nous n'avons pas de renseignemens sur les ravages causés dans la partie sud du port. Mais la violence de la mer, qui déferlait par dessus le mur d'enceinte, ne peut manquer d'avoir dévasté les digues de l'Eure.

En ville, les effets du coup de vent se sont bornés à arracher quelques tuiles et ardoises; on n'a pas eu d'accidens graves à déplorer.

(Journal du Havre.)

Le *Morning Herald* raisonne fort bien, à notre avis, sur un passage du message du président des Etats-Unis, que nous avons fait remarquer hier :

« La manière dont le président parle du traité Ashburton met parfaitement en lumière les avantages que le gouvernement a obtenus par ce traité, dit-il. C'est ainsi que les observations du président sur la traite des noirs sont un coup vigoureux porté aux prétentions que nous avons soutenues avec tant d'énergie jusqu'en 1842. Le président Tyler, ne reconnaît pas le droit de visite, et il invite les puissances européennes à imiter l'union américaine en se dégageant des obligations que ce droit leur impose vis-à-vis de l'Angleterre. L'espoir que le président manifeste sous ce rapport, est une invitation adressée à France d'abroger les traités de 1831 et 1835, et comme les chambres vont se réunir, l'invitation du président sera entendue par elles. Comment la France continuerait-elle à se soumettre au droit de visite, alors que le président déclare que ce droit est une atteinte portée à la liberté maritime des nations? »

Cette question est une de celles que la prochaine législature devra aborder des premières. La ligne de conduite est tracée. Si le cabinet ne veut pas la suivre, il faut qu'il fasse place à un autre. Toute tergiversation de la chambre à ce sujet la ferait tomber dans l'impuissance vis-à-vis de l'opinion.

— Nous ne savons ce que notre envoyé obtiendra dans les négociations qu'il est chargé de suivre avec le gouvernement du Brésil; mais il se confirme que l'ambassadeur anglais a remporté un premier succès.

Le *Journal du Commerce* de Rio-Janeiro, du 17 octobre, nous apprend que le consul anglais dans cette capitale a annoncé officiellement aux négocians anglais qui y sont établis que le traité de commerce conclu entre les deux pays restera en vigueur jusqu'au 10 novembre 1844. Les journaux de l'opposition avaient formellement protesté contre cette mesure du gouvernement. Le ministre des affaires étrangères du Brésil avait gardé le secret le plus profond sur les concessions faites par l'Angleterre pour obtenir cette faveur.

— On lit dans un journal d'Haïti la lettre suivante, qui prouve que partout où il y a des devoirs d'humanité à remplir, nos agens consulaires ne restent jamais au dessous de la mission qui leur est confiée :

« Cap Haïtien, le 15 septembre 1842.

« Monsieur,

« Permettez-moi que je profite de votre estimable journal pour, au nom de tous les Français échappés au malheureux désastre du Cap Haïtien, témoigner toute notre gratitude, toute notre reconnaissance, et faire agréer nos remerciemens à ceux de nos compatriotes du Port-au-Prince qui par une souscription spéciale, ont bien voulu venir à notre secours, et ont ainsi diminué les souffrances auxquelles nous avons été si long-tems exposés.

« M. Levasseur, consul général de France, nous permettra également de lui exprimer ici tous nos remerciemens, non seulement pour sa participation à la souscription ci dessus; mais encore, pour la sollicitude toute paternelle avec laquelle il a mis à la disposition des Français du Cap Haïtien sa maison et ses services particuliers, et pour les soins qu'il a fait prodiguer et dans sa maison et dans la ville de Port-au-Prince à tous ceux qui se sont réfugiés dans cette ville.

« Recevez, etc.

J. DUBAC, Pharmacien, au Cap Haïtien. »

— Il est toujours, dit un journal, dans les projets intimes du roi de faire un membre de sa famille viceroi de l'Algérie. Autrefois, et du vivant du duc d'Orléans, ce poste était destiné au duc de Nemours; maintenant c'est le duc d'Aumale qui serait choisi pour la réalisation de ce projet favori.

— M. Pascal, colonel du 2^e régiment d'infanterie de marine à Brest vient de faire adopter, dans tous les ports, pour le service de l'arme, une cartouche de son invention, qui porte avec elle sa capsule. Avec ce nouveau système, la charge du fusil à percussion sera incontestablement plus facile, puisqu'on ne portera qu'une fois la main à la giberne, ce qui épargnera un tems au soldat.

ANGLETERRE.—Le banquet des amis de la liberté du commerce a eu lieu à Glasgow. On y a vu les hommes les plus marquans de l'ouest de l'Ecosse, et plusieurs membres distingués des deux chambres du parlement; M. Oswald, représentant de Glasgow, occupait le fauteuil. Autour de lui se groupaient MM. Coeden, le colonel Thompson, l'honorable Fox Maule, Patrick Stewart, sir John Fairlie, Wallace Johnston, etc. Beaucoup de personnages importants avaient exprimé leurs regrets de ne pouvoir assister à cette importante réunion. Parmi eux, étaient le comte de Stair, le comte de Roseberry, lord Kinnaird, lord James Stuart, lord Donniston, le colonel Abercromby, Joryn Hume; M. Bobden a exposé, en termes énergiques, le préjudice cause à toutes les classes par les restrictions du commerce. Il s'est surtout élevé contre l'insulte grossière faite à la raison humaine par ceux qui ont adopté une loi dont les conséquences sont de rendre cher le pain quotidien de l'homme. Il a fait aux hommes énergiques et fermes de l'Ecosse un appel qui a provoqué à diverses reprises les applaudissemens de l'assemblée. M. Fox Maule, après un discours éloquent, a porté un toast significatif: « A l'abolition des lois de catégorie. » Il est évident qu'en présence du langage si vif et si concluant tenu par des hommes remarquables sous tous les rapports, la destinée des lois des céréales est décidée. Sir Robert Peel ne saurait résister au mouvement. (Sun.)

— *Morning Herald* s'explique en ces termes sur les difficultés religieuses qui se sont élevées entre le gouvernement russe et le saint-siège :

« Nous pouvons affirmer sans crainte d'être démentis que le cabinet de Saint-Pétersbourg a cédé dans cette circonstance. Ainsi, la Russie s'est humiliée devant le pape, elle qui traite avec tant de hauteur les autres gouvernemens européens, courbe la tête devant un vieillard décrépit, le chef d'un conclave de moines. »

MONTEVIDEO.

Les notes du ministre *Araya* ont eu trop de retentissement déjà pour que nous en salissions nos colonnes. Le blocus de Montevideo pour les vivres qui pourraient être importés de la côte! c'est le comble du ridicule et de l'atrocité.

Un honorable magistrat étranger a jeté au feu les dépêches dont nous parlons; et le consul de France n'a pas imité cet exemple! Nous faudra-t-il désormais souffrir en silence les déplorables conséquences de la pusillanimité de notre ministère, d'un abandon inqualifiable. Montevideo bloqué par Rosas! la prostitution de Mackau-Dupotet porte aujourd'hui son fruit.

Institution de Demoiselles dirigée par Mlle Fabreguettes.

Cet établissement qui va s'ouvrir pour nos jeunes compatriotes, et pour les personnes de toutes nations, dont les parents sont curieux de donner à leurs enfans une éducation française, présente selon notre appui un avenir de prospérité.

Elevée sous les auspices les plus favorables, sous le rapport des mœurs, du caractère et du talent de la directrice, cette institution offre aux parents la plus sûre garantie pour tout ce qui touche à l'éducation.

Car, l'éducation selon nous n'entend pas seulement le progrès de l'enseignement. L'éducation a des branches plus étendues, elle s'étend encore aux principes de morale que l'on doit inculquer aux jeunes filles, pour qu'elles deviennent un jour de bonnes mères de famille; aux devoirs de la religion, qui consolent et soutiennent dans l'adversité, ou nous arrêtant que quelquefois, par cette pensée sublime, au bord du précipice, ou le malheur pourrait nous entraîner; aux arts d'industrie qui fournissent à la femme le moyen de se procurer par le travail une existence aisée, antidote assurée du vice.

La mission d'une institutrice est une mission pénible; il faut pour elle une vocation décelée innébranlable par les difficultés et les sacrifices; on n'emprunte pas la carrière de l'enseignement comme celle d'une profession industrielle. C'est un sacerdoce et le sacerdoce n'est pas un métier.

Sous tous ces rapports nous conseillons à nos compatriotes et au public l'établissement de Mlle Fabreguettes, assurés que nous sommes de sa haute capacité et de la moralité de l'institutrice.

Voir aux annonces.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 24 mars.

Buenos-Ayres, goelette de guerre française *l'Éclair*.

Rio-Janeiro, brick goelette de guerre portugaise.

Rio Jancyro, goelette de guerre brésilienne.

Buenos-Ayres, goelette américaine *Jersey*.

Une polacre brésilienne à l'ouest.

Entrées du 25.

Setubal, 16 janvier, trois mats suédois *Léonidas*, 500 tonnaux, capitaine W. Stram, à ordre, avec sel.

Maldonado, 20 mars, goelette anglaise *Comodore Purcis*, 60 tonnaux, capitaine Duge Lebas, avec bœufs.

Maldonado, brick anglais *Bornéo*.

Entrées du 26.

Nantes, 20 janvier, trois mats français *Colombien*, 300 tonnaux, capitaine S. Vaucoueur à Duplessis, avec 276 caisses vin, 48 id. conserve, 76 id. vinaigre, 1 id. oublier, 1 id. effrit, 20 id. fuis à l'eau de vie, 10 id. liqueur, 20 paniers id. 600 planches, 100 caisses amidon, 50 paniers fromage, 1 moulin, 9 caisses planches, 300 morceaux de bois, 4 caisses étoffes, 6 id. octo 20 paquets clous de girofle.

Rio Grande, 21 mars, brick américain *Prémions*, 173 tonnaux, capitaine C. David, à Zimermann Frazier, en l'est.

Paranagua, 23 mars, brick brésilien *Jacubi*, 208 tonnaux, capitaine V. F. Feiras, à ordre avec herbe et riz.

Havana, 11 décembre, brick espagnol *Norina*, 201 tonneaux, capitaine V. Ballesteros, à Zumaran, avec 8 passagers, 13 caisses cigares 78 pipes cagne, 25 bocaux miel, 10 sacs ciré.

Havanne, 6 janvier, brick national 2^e *Amnistia*, 158 tonneaux, capitaine A. Seron, à Castells, avec 7 passagers, 100 pipes cagne, 192 caisses sucre, 23 id. cigares, 11 sacs ciré, 6 caisses miel.

Malaga, 29 janvier, brick Espagnol *Maria*, 97 tonneaux, capitaine José Gorrero, à Jaime Llavallol, 800 cuarteres vin, 25 pipes de vin, 700 caisses raisin sec 400 demies id., 40 cuarteres huile, 500 botiges id., 130 barils piments, 50 caisses amandes, 200 barils olive, 10 id. graines jougne.

Hambourg, 15 décembre, trois mats danois *Alvina Clara*, 200 tonneaux, capitaine Smith, à Thode et c. 34 balots ferreterie, 3 caisses verre à vitre, 25 id. vin, 1 id. épée, 40 tonneaux charbon, 100 madriers, 400 damejeannes vides, 34 fardeaux ferreteries, 20 paniers effets, 5 caisses bière, 3 id. placage acajou, 200 id. amidon, 100 barils goudron, 50 id. braie, 8 pipes genièvre, 400 caisses id., 1,300 fiocons id., 380 damejeannes id.

En partance.

Rio Grande, polacre sarde *Providencia*.

Buenos-Ayres, paquette *Electra*.

Bordeaux, trois mats français *Félix*.

Rio Janeiro, brick goelette amér. *Pamélia*.

Rio-Janeiro, le vapeur anglais *Ardent* part ce matin.

AVIS DIVERS.

Institution de Demoiselles, dirigée par Mlle Fabreguettes, rue Saint-Louis, n° 56.

Cette institution qui va s'ouvrir, recevra des externes, des demi-pensionnaires et pensionnaires, espagnoles et françaises.

L'enseignement qui sera démontré aux enfants d'une manière simple et agréable, comprendra la langue française, l'arithmétique, la géographie, les devoirs de la religion et en un mot tout ce qui concerne l'éducation d'une demoiselle.

La directrice, pleine de soins pour ces élèves, représentera pour les enfants une mère désireuse de corriger leurs défauts et de dresser leur esprit, et ne négligera rien non plus pour leur instruction.

Le prix de la pension se réglera avec les parents, de manière à être tout à fait à la portée de tous; au taux le plus modéré.

P. S. Les personnes qui désireront prendre des leçons particulières de français, pourront se rendre au domicile, l'institutrice où un cours sera ouvert à cet objet, de midi à deux heures, et le soir de six à neuf.

AVIS INTERESSANT.

Un français, fabricant de matelas, nouvellement arrivé dans cette capitale, a l'honneur d'exposer qu'il arrange les vieux matelas et met comme neuf, leur autant la poussière et d'autres saletés qu'ils peuvent contenir, soit chez les intéressés, ou chez lui, en lui fournissant ce qui lui est nécessaire, à 16 réaux chaque; les instruments pour confectonner sont de nouvelle méthode, qu'ils ne laissant rien à désirer; également des matelas neufs, de laine supérieure, pesant 2, 3 et 4 arrobes, au prix de 60, 74 et 88 réaux chaque; ces qualités de matelas donnent un tiers du profit, plus que ceux qui se fabriquent dans le pays; S'il y a quelqu'un qui désire à l'agence de servidumbre, dans la maison neuve de Don Juan-Maria Perez, avant d'arriver au marché, on trouvera avec qui traiter.

ENROLEMENT.

Les individus qui voudraient entrer dans le corps de l'artillerie de place peuvent se présenter chez M. *Joachim BERNARD*, rue St. Louis n° 51, où à son établissement de las Bvedas: ils recevront une prime de seize patacons et prendront connaissance des avantages qui leur sont offerts.

VENTA DE MUEBLES USADOS.

¡A las familias pobres!

En la calle que corre de norte a sur, 2^a de la ciudad nueva, frente a la botica del Leon de Oro, al lado de la panadería de Costa, se venden especie de muebles usados por muy bajo

precio; teniendose solo en vista de hacerse de ellos.

VENTE DE MEUBLES.

Favorable aux familles pauvres; on les trouvera à un prix très modéré et de tous genres, dans le 2^{me} rue de la nouvelle ville qui va du nord au sud, vis-à-vis la pharmacie du Lion d'Or, auprès de la boulangerie de Costa.

Se vende esta imprenta, la que esta en estado de desempeñar a quien trabajo que se encargue. Se dara con equidad, y a plazos cómodos. Ocurrase a su administrador en la misma imprenta, ó en casa de la Señora de Lira, frente al Leon de Oro.

ON VEND

L'imprimerie orientale qui peut exécuter tous les travaux qui lui seront confiés, à un prix raisonnable et aux termes les plus commodes. — S'adresser à l'administrateur à l'imprimerie même ou chez Mme de Lira, vis-à-vis la pharmacie du Lion d'Or.

UNE NOURRICE

Jeune, saine et robuste et de lait abondant qui nourrit depuis peu se trouvera rue Saint-Gabriel, confiserie de la patrie.

Le Rapport de la Commission se vend à l'imprimerie du Patriote.

AMA DE LECHE.

Hay una muy abundante y joven, recién parida; el que guste puede ocurrir a la calle de San Gabriel, en la Confitería de la Patria darán razon.

On trouvera chez M. L'Etourneau, à la Ville de Paris, rue de St-François, des Calendriers français, pour les bureaux.

AU CAFE DE LA MARINE, en face du Môle, au côté du sud. Sous le double rapport de la propriété et de l'exactitude du service, cet établissement qui vient de s'ouvrir ne laisse rien à désirer.

AVIS. Rue St.-Joaquin dite des pêcheurs, No. — une porte plus haut que Mme Himonet. On trouvera une grande quantité de pommes de terre de première qualité et nouvellement débarquées, a un prix très modéré.

Les consignataires du trois mats le *Turenne*, préviennent les respectifs receveurs des marchandises, de bien vouloir les retirer dudit navire, afin qu'il puisse continuer son voyage à Buenos-Ayres, les 8 jours que le capitaine a accordé pour les décharger selon les connaissances finiront le 23 courant. Les mêmes préviennent les personnes venues de passage, qui n'en ont pas réglé le montant, de le faire de suite, s'entendant avec le capitaine Larche ou avec leurs consignataires MM. Zumermann et Treßera rue San-Bonito.

Le capitaine du trois-mats barquo français, *Ducoëdic*, prie messieurs les passagers qu'il a amené de Valparaiso de vouloir bien passer chez M. Duplessis, consignataire, rue San-Bonito 23, pour régler le paiement de leur passage.

A VENDRE OU A LOUER

Le restaurant sis rue San-Carlos en face le pavillon français. On cède la clef sans rétribution. L'acheteur n'aura à payer que les améliorations faites dans l'établissement par le propriétaire actuel.

S'adresser au dit établissement.

A LOUER. — Un restaurant muni de tout le mobilier et des ustensiles nécessaires, ayant belle cuisine et très avantageusement situé. S'adresser au bureau du Patriote, rue St. Jean, n° 39.

NOURRICE.

On en trouvera une jeune, saine et robuste, accoutumée à allaiter, il y a environ cinq mois, chez Mr. Jean GARAT, au restaurant vis-à-vis du Lion d'Or.

AMA DE LECHE.

Se encontrará una, joven, sana y robusta, parida desde cinco meses, en la tienda de D. Juan GARAT, en la calle grande del mercado, frente a la botica del Leon de Oro.

AVIS INTERESSANT.

Dans le magasin, rue de St. Pedro ou du Porton, maison de Dn. Benito Blanco, à la seconde porte en montant vers la Buena-Vista sur la droite, on a reçu de France, depuis quelques jours une certaine quantité de jambons, d'excellente qualité qui se vendront en gros ou au détail au prix le plus modéré, comme aussi une partie de jambons de Bayonne qui se donneront aux mêmes conditions.

S'adresser à Mr. LANAC, au dit magasin.

Une personne qui a servi pendant longues années dans les premières maisons de cette ville en qualité de maître d'hôtel offre ses services à ceux qui voudront bien l'employer.

S'adresser au bureau du journal

La société qui a existé entre MM. Guillaume Lelièvre et André Micoud est dès aujourd'hui dissoute à l'amiable; l'actif et le passif restent à la charge du premier. Cette publication aura lieu pendant trois jours.

Le sieur Ancelet, natif de Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise), qui doit habiter le pays depuis plusieurs années, est invité de passer au magasin de M. Monet pour avoir connaissance des informations que lui adresse sa famille.

MONET.

Le sieur Leceste, de Montreuil (Seine), est invité à se procurer passage à bord d'un navire le plus prompt à partir. M. Monet est chargé par sa famille de satisfaire son passage.

MONET.

PORTRAITS A L'ESTOMPE.

Pour les portraits de face 6 patacons.

Pour ceux de profil 4 " "

S'adresser rue de los Pescadores, no. 84, maison de M. Gouroullhou, à droite dans la cour.

AVIS AU COMMERCE.

MM. DENIS ET ARMAND ont l'honneur de révenir le public que la vente qui leur a été faite par M. CRAMPET, de la peluqueria située rue San-Joaquin, et de suite par l'opposition des créanciers, et par conséquent les lettres qui avaient été soulevées par les acheteurs et acceptées par M. Labastie comme caution, seront nulles; devant M. CRAMPET les remettre pour ne pouvoir rétablir la vente de ladite peluqueria.

Navires en Charge.

POUR VALPARAISO.

Le beau trois mats barque l'*Alfred*, de première marche et de première classe, doublé et équipé en cuivre, mettra à la voile, sous le commandement du capitaine Duboutrard, pour ladite destination, du 15 au 20 de ce mois. Il peut recevoir du chargement et quelques passagers, qui trouveront toutes les commodités désirables dans une chambre élégante et spacieuse. Le meilleur traitement leur sera garanti.

S'adresser au consignataire Paul Duplessis, calle San Benito, n° 125.

En charge pour Rio-Janeiro, touchant à Ste. Catherine. L'imposant brick *Indien* de Rouen, reconnu généralement partout où il a été d'une marche supérieure, commandé par le capitaine Fremont, partira pour ladite destination incessamment il prendra du fret et des passagers qui trouveront sur son navire toutes les commodités confortables que l'on peut désirer en mer. On peut s'adresser pour traiter du fret et passagers, à M. Maine, courtier maritime, ou à M. le capitaine Louis G. Fremont à son bord et chez M. Escher, consignataire.

COURRIERS.

Pour Canelones, San José, Colla, Durazno, Soriano, Mercedes, Sandú, Florida, San Salvador et Salto, sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois. Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Le Gérant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Orientale, dirigée par Jh. REYNAUD.